

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Voyage pittoresque sur les bords du Rhin

Texier, Edmond

Paris, 1858

Chapitre VIII

[urn:nbn:de:bsz:31-140291](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-140291)

CHAPITRE VIII.

Un roman de Goëthe. — Philisbourg. — Spire. — Histoire douloureuse. — Le *dom.* — Le Kœnigschor. — Les tombeaux des huit empereurs. — La crypte. — Antiquités. — Le Freischutz. — La tradition populaire. — Worms. — Ce qu'elle fut. — Ce qu'elle est. — La Diète. — Martin Luther devant Charles-Quint. — Légende.

Nous venons de faire le trajet de Strasbourg à Manheim par le duché de Bade; il nous reste maintenant à suivre le Rhin de Strasbourg jusqu'à Mayence.

Ne vous attendez pas à rencontrer des paysages splendides dans ce parcours. Ce voyage par le bateau est au contraire très-monotone; aussi tâcherai-je d'aller, dans mon écrit, aussi vite que la vapeur.

En quittant Strasbourg voici d'abord sur la gauche la Robertsau, la promenade favorite de la ville, un jardin anglais parsemé de maisons élégantes; puis, après avoir passé devant des bourgades sans intérêt, on arrive à Stollhofen, dont j'ai déjà parlé, et qui est célèbre par les retranchements élevés en 1703 contre l'armée française par le prince Louis de Bade. Un peu plus loin Sesenheim. Goëthe commença là un roman qui n'eut pas de dénouement. A l'époque où il était étudiant à Strasbourg, il s'éprit de la fille d'un ministre, et il quittait souvent la ville pour accourir à Sesenheim où demeurait la jeune fille. Le brusque départ de Goëthe pour Wetzlar lui fit bientôt oublier et son premier amour et la petite ville de Sesenheim. Le bateau glisse ensuite à travers des rives plates et arrive à Knielingen. On y remarque des usines où on lave l'or que

roulent les eaux et les sables du Rhin. En continuant de descendre le fleuve, le voyageur aperçoit de distance en distance, à gauche les montagnes du Haardt, à droite celles de l'Oden-Waldt, entre autres le Melibocus. Un peu plus loin, Philisbourg, ancienne forteresse impériale fondée au commencement de la guerre de Trente ans et rasée en 1800 par les Français. C'est sous les murs de Philisbourg que fut tué en 1734 le maréchal de Berwick. Voici en deux mots l'histoire de cette ville. La paix de Westphalie la donna à la France, celle de Nimègue la céda à l'empire; en 1782, elle revint à l'évêché de Spire; les Français s'en emparèrent en 1799, et depuis 1802 elle appartient au duché de Bade.

Les Français assiégeant la forteresse de Philisbourg commandèrent un soir l'assaut des bastions; douze grenadiers reçurent l'ordre d'escalader secrètement les remparts à un endroit inoccupé en apparence. A l'exception d'une seule recrue, il n'y avait point de troupes à ce poste, car on ne supposait pas qu'une attaque pût avoir lieu contre cette partie du fort.

Bonne sentinelle cependant, cette recrue observait attentivement ce qui se passait autour d'elle; derrière le bastion elle se tenait prête à l'attaque et à la défense, tenant baissée sa longue hallebarde. Tout à coup elle aperçut devant elle la figure barbue d'un grenadier ennemi qui était sur le point de mettre le pied sur le rempart.

« Ho, ho! » se dit la recrue, « voilà un drôle hardi auquel je vais montrer le chemin! » et d'un violent coup de pointe elle renverse l'ennemi de l'échelle. Mais voilà qu'un instant après un grenadier barbu lui montre de nouveau les dents; elle entend en même temps une balle siffler à ses oreilles. « Ah, que diantre! » s'écrie la recrue, « te voilà encore? » ne t'ai-je pas bien frappé? » et elle pousse de toute sa force la hallebarde contre la poitrine de son adversaire qui tombe aussitôt à la renverse.

Mais quel fut l'étonnement du jeune guerrier lorsque, pour la troisième fois, une figure menaçante apparut. Le valeureux défenseur du rempart pousse un coup encore plus violent que les précé-

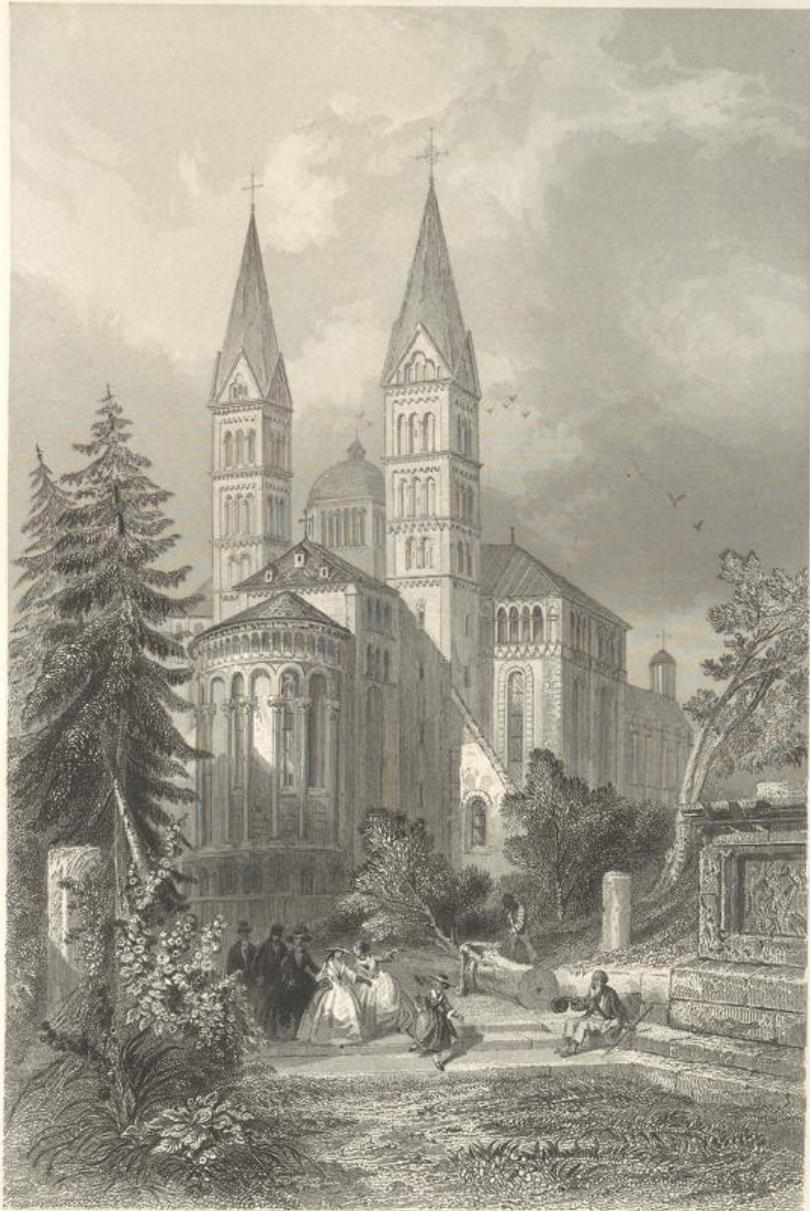
dents, se disant : « Le drôle se contentera probablement de celui-là. » Cependant l'ennemi, menaçant et furieux, réitère ses attaques et ne cesse de se montrer qu'après avoir été jeté douze fois dans le fossé.

Au bout de quelques heures, la sentinelle solitaire fut relevée ; le sergent lui demanda si rien ne s'était présenté ? « Rien de particulier, » répondit la recrue, » si ce n'est qu'un grenadier ennemi a osé escalader le mur en cet endroit. J'ai repoussé vigoureusement ce hardi coquin, lui assénant des coups qui le faisaient tomber à la renverse dans le fossé ; mais il revenait toujours à la charge, et ce n'est qu'après avoir été culbuté douze fois qu'il a renoncé et qu'il m'a laissé tranquille ! »

Le sergent fit aussitôt faire des recherches dans le fossé. A son grand étonnement, on y trouva douze grenadiers morts que la courageuse recrue avait précipités de l'échelle les uns après les autres. Le commandant, instruit de ce fait, récompensa ce brave garçon.

Nous sommes à Spire, autrefois ville impériale et une des plus vieilles cités du Rhin. César y a campé, Drusus l'a fortifiée, Tacite en a parlé, les Huns l'ont brûlée, Constantin l'a rebâtie. Au moyen âge, elle avait trente mille habitants et elle pouvait armer six mille combattants. Elle entretenait une armée de chevaliers et de soldats, tant pour se défendre contre ses ennemis que pour les attaquer. Placée à la tête de la confédération des villes du Rhin qui se forma au treizième siècle contre la noblesse féodale, elle détruisit par son armée un grand nombre de ces châteaux forts, où les barons et les comtes du moyen âge exerçaient la profession de voleurs de grands chemins.

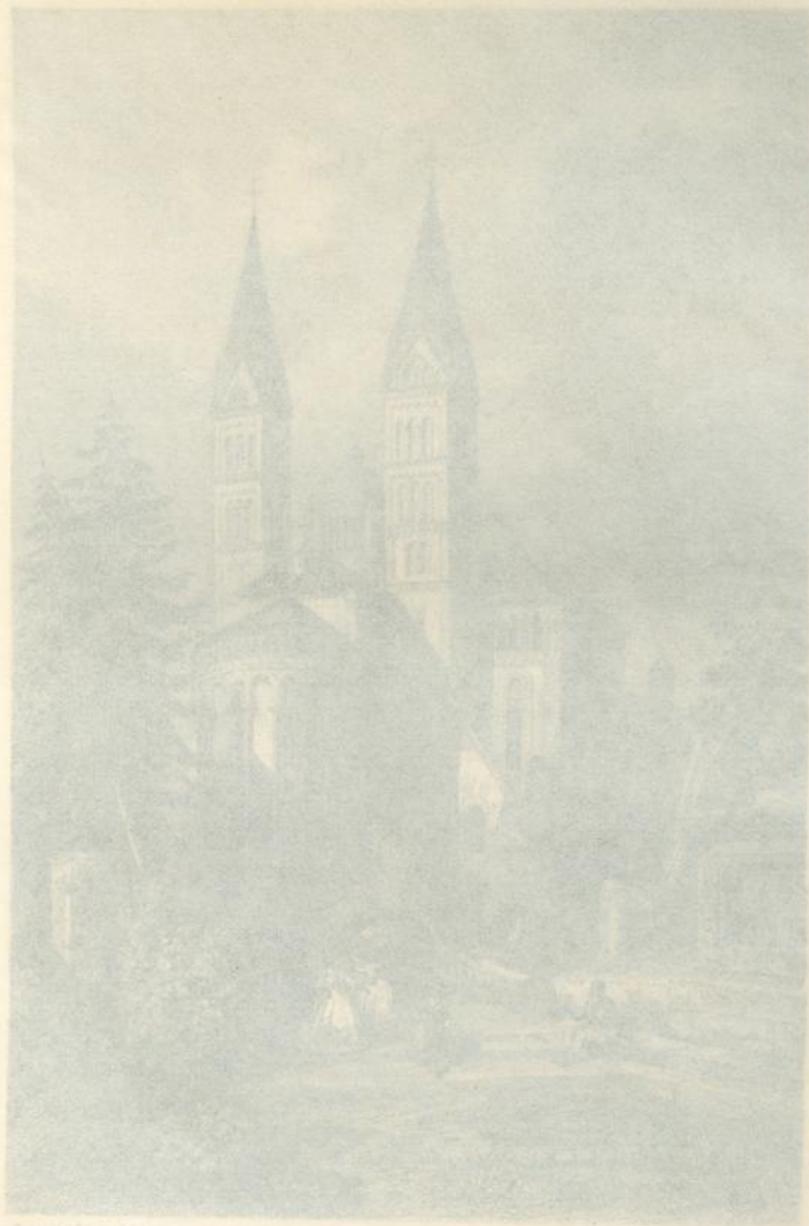
La guerre de Trente ans avait épargné Spire, mais la guerre de la succession d'Orléans, dont j'ai parlé à propos de Manheim et d'Heidelberg, la détruisit de fond en comble. Spire fut une des villes qui eut le plus à souffrir de l'épouvantable cruauté de Louvois. Sommée de recevoir une garnison française, Spire s'était hâtée d'obéir, mais on ordonna ensuite aux habitants de démolir leurs murailles. Ce ne fut pas tout. On leur ordonna d'abandonner la ville dans six jours, et



Rouargue frères del. et av.

Imp. F. Chardon aîné, r. Hauteville.

SPIRE.



Thomaskirche, 1870, 1871

Thomaskirche, 1870, 1871

SPINE.

dit, se disant : « Le diable se contentera probablement de nous. »
 Cependant l'ennemi, menaçant et furieux, cessa ses vaines
 desse de se montrer qu'après avoir été jeté dix fois dans le précipice.

Au bout de quelques heures, le sentinelle vint vers le sergent
 sergent lui demanda si rien ne s'était présenté. « Rien, dit le
 sergent, » répondit le retranché, « si ce n'est qu'un grand nombre
 escalades la mur en cet endroit. J'ai répondu aux assaillans
 hardi depuis, les assésant des coups qui les ont fait rebouter à la
 verser dans le fossé; mais il revenait toujours par derrière et ce n'est
 qu'après avoir été culbuté douze fois qu'ils se sont retirés dans
 tranquille. »

Le sergent fit aussitôt faire des recherches diligentes dans
 grand élan, on y trouva douze grenades. L'ennemi avait
 regardé, mais avait précipités de l'échelle les grenades et autres
 le décomptant, aurait de ce fait, récomposé par le sergent.

Nous arrivâmes à Spire, antique ville impériale, une des plus
 vieilles cités de Rhin. César y a campé, Dioclète y a régné. Tant
 on a parlé, les Romains l'ont brûlée, Constantin l'a rebâtie. En 1084
 elle avait cent mille habitans et elle possédait une armée de
 combattants. Elle entretenait une armée de chevaliers destinés
 tant pour se défendre contre ses ennemis que pour les aider.
 Elle fut la tête de la confédération des villes de Rhin qui se
 soulevèrent contre la noblesse féodale. Elle défendit son
 arche évêque contre les châteaux forts, les barons, les
 comtes de ce pays qui méprisaient la profession de soldat et
 de chevalier.

La guerre de trente ans avait égaré Spire, mais le grand
 succès de l'empire l'a fait parler à propos de Mannheim et de
 delberg. Le drapeau de Spire est au comble. Spire fut une des
 qui le plus a souffert de l'épouvantable cruauté de Louis. Lorsque
 de recevoir une garnison française, Spire s'était hâtée d'obéir aux
 ordres émis aux habitans de démolir leurs murailles. Ce fut
 pas tout. On leur ordonna d'abandonner la ville dans six jours.

d'aller avec leurs biens meubles se fixer en Alsace, en Lorraine ou en Bourgogne. Le septième jour, le général en chef de l'armée française, Monclar, annonça que, par l'ordre du roi son maître, la ville condamnée allait périr. Les habitants, qui avaient été contraints d'y rester faute d'avoir pu se procurer des moyens de transport, s'enfuirent hors des murs, abandonnant à la soldatesque la plus grande partie de leur fortune. L'incendie allumé par la main des bourreaux dura pendant trois jours et trois nuits. Spire ne fut qu'un immense bûcher. Les flammes éteintes, la mine fit sauter les murailles épargnées par l'incendie. Monclar avait promis de respecter la cathédrale, et il avait même engagé les habitants à y déposer leurs objets les plus précieux ; mais ses soldats brisèrent les portes de l'édifice, pillèrent tout ce qu'il contenait, puis ils y mirent le feu après avoir pillé le tombeau des empereurs.

Pendant dix ans, la ville impériale ne fut qu'un monceau de décombres. La France ne voulait pas qu'elle fût rebâtie. Cependant, à la paix de Ryswyk, une partie de ses anciens habitants y revinrent et relevèrent leurs demeures détruites, mais Spire avait été frappée au cœur. Elle ne recouvra jamais son ancienne splendeur. Du reste, elle eut encore d'autres bourrasques à subir. En 1792, l'armée française, commandée par Custine, se rappela un peu trop les traditions des soldats de Louis XIV. La paix de Lunéville ayant cédé Spire à la France, l'ancienne cité impériale tomba au rang de sous-préfecture du département du Mont-Tonnerre. En 1815, elle fut donnée à la Bavière.

La principale, j'allais dire la seule curiosité de Spire, est le *Dom*, autrement dit la cathédrale, un des plus étranges édifices qu'ait construits le onzième siècle. Le roi Louis-Maximilien de Bavière la fit reconstruire et restaurer dans le style primitif ; puis, sur son ordre, l'intérieur fut orné de belles fresques peintes sur fond d'or.

Le *Dom* de Spire est la plus grande église de toute l'Allemagne ; cette cathédrale a 147 m. de longueur sur 42 m. de largeur. La grande cathédrale de Cologne n'aura que 16 mètres carrés de plus quand

elle sera terminée, si jamais elle est terminée. Au milieu de la nef, on remarque à terre quatre petites roses qui indiquent la place où saint Bernard prêcha la croisade au quinzième siècle. De la nef, on descend au *Kanisgschor* ou chœur du roi, sous lequel est le caveau impérial. Dans ce caveau ont été enterrés huit empereurs d'Allemagne : Conrad II, Henri III, Henri IV, Henri V, Philippe de Souabe, le grand Rodolphe de Habsburg, Adolphe de Nassau et Albert d'Autriche. Ces tombeaux ont été ouverts, violés et pillés par les Français en 1689. L'empereur Charles IV fit rechercher les ossements de ses ancêtres; on en retrouva quelques-uns, mais on ne put découvrir à qui ils avaient appartenu. Deux monuments modernes ont été élevés à la place des monuments détruits : l'un, de Schwanthaler, par le roi de Bavière à Rodolphe de Habsburg; l'autre, d'Omacht, par le duc de Nassau à Adolphe de Nassau.

Sous la partie orientale de la cathédrale s'étend une crypte curieuse soutenue par vingt piliers massifs et courts. On voit d'anciens fonts baptismaux du dixième siècle, un vieux tombeau de Rodolphe de Habsburg avec sa statue couronnée; s'il faut en croire la tradition, la tête de cette statue aurait été sculptée d'après nature.

Au nombre des figures grotesques qui ornent ou déparent l'église, on distingue surtout deux groupes dont la bizarrerie a exercé la sagacité des antiquaires. L'un, placé à l'extérieur de l'abside, représente des hommes et des bêtes à tête humaine mêlés dans une confusion inexprimable; l'autre, situé à l'intérieur de la nef, montre un petit homme difforme, la barbe longue et hérissée, la tête couverte d'un bonnet pointu, l'épée au côté, à cheval sur un dragon, dont il déchire la gueule avec ses deux mains. Dans le premier, dit-on, on découvre une scène de la mythologie du Nord, et, dans le second, on reconnaît Sigurth, le vainqueur du dragon, si renommé dans la mythologie scandinave et chanté dans l'Edda, ou *Sigfrid au bonnet magique*, tant célébré dans le poème allemand des *Nibelungen*, pour ses exploits contre un dragon qui vomissait des flammes. La vallée du Rhin est le pays des légendes : les ruines qui bordent le fleuve

rappellent mille souvenirs recueillis dans des poèmes populaires, où l'on raconte des histoires parfois terribles, parfois grotesques. Serait-il étonnant que les imagiers du moyen âge, qui sculptaient les chapiteaux des colonnes et les médaillons des corniches extérieures, artisans autant qu'artistes, eussent reproduit, à l'aide de leur ciseau naïf, quelques-uns des traits qui avaient enchanté ou effrayé leur imagination? On a débité gravement, en ces derniers temps surtout, beaucoup de rêveries sous le titre de symbolisme. Les erreurs dans lesquelles sont tombés des hommes qui avaient plus d'imagination que de science ne doivent pas faire rejeter les allusions aux vieilles légendes et aux fabliaux du moyen âge, dont plusieurs monuments du douzième siècle présente l'expression évidente.

Avant de sortir de la cathédrale de Spire, nous évoquerons de nouveau le souvenir de saint Bernard. En apprenant l'ouverture d'une croisade, un moine fanatique, nommé Rodolphe, faisait retentir les rives du Rhin de prédications véhémentes indignes de la chaire chrétienne, exhortant les croisés à tuer les juifs, comme les plus grands ennemis de l'Évangile. Saint Bernard déplorait de pareils emportements; il écrivit une lettre pleine d'indignation, où il stigmatise en termes énergiques la conduite lâche de ceux qui voulaient verser le sang d'hommes paisibles et sans défense. « Serait-ce une gloire, dit-il en finissant, pour des guerriers armés du signe de la croix, de tirer l'épée contre des vieillards, des hommes soumis aux lois, des femmes timides et de faibles enfants? » Cette lettre ne fait pas moins d'honneur au pieux abbé de Clairvaux que les prodiges opérés par ses vertus et son éloquence. Entravé par mille obstacles, mécontent des dispositions de plusieurs princes chrétiens, se défiant même de ses alliés, l'empereur d'Allemagne hésitait à répondre aux vœux de l'Europe coalisée contre les infidèles. Cédant à une inspiration d'en haut, saint Bernard parla avec tant d'entraînement, que le monarque et ses principaux courtisans, interrompant l'orateur, demandèrent la croix, au milieu des pleurs et des sanglots de toute l'assemblée. Saint Bernard répétait souvent que ses maîtres d'élo-

quence étaient les bruyères et les solitudes de Clairvaux : exemple admirable de ce que peut le génie humain fécondé par le silence et les méditations du cloître, fortifié par l'humilité monastique, agrandi par l'amour de Dieu et du prochain!

De la galerie ouverte qui tourne au-dessus de la toiture du *Dom*, on découvre une belle vue sur la vallée du Rhin, les montagnes des duchés de Hesse, de Bade et le Haardt.

En sortant du *Dom*, on se trouve sur une place plantée de platanes qui mène à l'*Oelberg* (montagne des oliviers). C'est une masse de pierres ornées de figures et de sculptures du commencement du seizième siècle. Tout près de là est le *Domnapf*, gigantesque coupe de pierre, qui marquait jadis devant la cathédrale les limites de la juridiction de l'évêché et de la ville. Quand un nouvel évêque faisait son entrée solennelle à Spire, les bourgeois le conduisaient devant cette coupe, et là l'évêque prenait l'engagement de respecter les libertés et les privilèges de la cité; puis la coupe était remplie de vin, et les bourgeois la vidaient gaillardement à la santé du prélat.

Cette vieille ville de Spire contient un grand nombre d'antiquités; les plus remarquables sont : l'*Alta-Porta*, vieille tour assez élevée; la tourelle des *Paiëns*, le *Ritscher*, où se tenaient les diètes de l'empire. Ce qu'on a pu découvrir d'anciens fragments, soit dans la ville, soit dans les environs se conserve au musée. Près de Spire, sur le *Speierbach*, on voit les restes d'une maison des *Templiers*, qui fut démolie en 1823.

A une demi-heure de la ville est la promenade, un beau jardin anglais nommé le *Freischutz* et qui est très-fréquenté. Il y a en guise de café-restaurant une maisonnette où l'on prend des rafraîchissements. Quand je dis que cette promenade est très-fréquentée, je veux dire qu'on va en foule s'y promener le dimanche, car il n'y a presque personne dans la semaine. J'ai arpenté le *Freischutz* pendant plus de deux heures sans y rencontrer plus de trois personnes.

Les édifices modernes de Spire sont l'église protestante, le palais du gouvernement, le palais épiscopal, l'hôtel de ville, le lycée et

le casino. Spire est une ville de bourgeois et de savants. On m'a assuré qu'elle contenait un grand nombre de petits rentiers qui y vivaient fort convenablement moyennant un mince revenu de 4,000 à 4,500 francs.

Voici ce que raconte la tradition populaire à Spire :

De tous les monarques qui ont occupé le trône impérial d'Allemagne, nul n'a éprouvé une destinée plus fatale, n'a subi de plus grandes humiliations, n'a eu une fin plus tragique que l'infortuné Henri IV.

Il a dû une grande partie de ses malheurs à son caractère ; ceux qui l'ont élevé y ont eu une part non moins grande. Son esprit mal dirigé dès son enfance, ses passions et son caractère inégal, le rendaient incapable de jugement. Il était tour à tour sévère et bon, ferme et doux, et presque toujours à contre-temps. Tout ce qu'il entreprit tourna contre lui et contre son empire.

L'humiliation si connue qu'il dût subir publiquement à Cannossa fut la cause principale de la perte de son autorité et du mépris que lui témoignèrent les vassaux de son empire. Les défaites postérieures de son implacable ennemi, le pape Hildebrand, ne purent faire oublier l'affront qu'il avait reçu, ni satisfaire les princes qui avaient vu avec peine ternir l'éclat de la couronne impériale. Des ennemis nombreux se liguèrent contre Henri ; il eut pour adversaires ses propres fils. Conrad, l'aîné de ses fils, étant mort à Florence, Henri le puîné s'efforça d'obtenir le détronement de son père. Cet enfant, oubliant tous ses devoirs, ne recula devant aucune intrigue pour parvenir à son but. Il tâcha, de toutes les manières possibles, de grossir le nombre de ses partisans ; il obtint que son faible père le désignât comme son successeur ; puis il profita d'une circonstance favorable pour se révolter tout à fait. A son instigation, le pape excommunia l'empereur. Peu à peu les derniers partisans d'Henri IV se détachèrent de leur souverain légitime et s'unirent à son fils.

Abandonné de tous ses amis, qui jusque-là lui avaient obéi, Henri IV fut obligé de s'exiler à Ingelheim, sur le Rhin ; et, pour regagner sa

liberté, il se vit contraint d'abdiquer. Profondément accablé par ces coups du sort, le vieillard détrôné se rendit à Liège, accompagné de son vieux serviteur Kurt, qui seul lui était resté fidèle et dévoué. Ce fut dans cette ville, loin de sa famille, que cet empereur, jadis si puissant, mourut pauvre et délaissé. Son corps demeura sans sépulture pendant plusieurs années, parce que l'excommunication papale pesait encore sur lui après sa mort. Kurt seul prit soin du cadavre; subissant toutes sortes de privations, il pria sans cesse auprès du cercueil de son maître. Enfin, pressé par les princes allemands et plus encore par sa propre conscience, Henri V demanda au pape de lever l'excommunication; il l'obtint et ordonna qu'on amenât son père à Spire, pour placer ses restes solennellement dans les caveaux du *Dom*.

Lorsqu'on vint chercher à Liège les dépouilles mortelles de l'empereur, on trouva encore le fidèle Kurt gardant le cadavre. Par respect pour son dévouement sans bornes, il lui fut permis de suivre le cortège funèbre à Spire et d'y être témoin de l'inhumation de son maître. Ces cérémonies eurent lieu avec toute la pompe usitée en pareil cas.

Les longues privations, l'âge avancé du pieux serviteur, ses veilles et prières continuelles avaient usé les forces vitales de Kurt; les soins dont il fut l'objet à Spire ne purent prolonger ses jours. Il mourut peu de mois après, et, selon la chronique, au moment de sa mort, toutes les cloches de Spire se mirent d'elles-mêmes en branle, comme si on eût enterré un empereur.

Ce fut dans cette même ville que, bien des années après, Henri V mourut. Les tortures de son âme furent terribles à son moment suprême. Il avait foulé aux pieds le plus saint des devoirs et s'était frayé le chemin du trône par la plus vile et la plus infâme trahison. Ni sa magnificence, ni les paroles des flatteurs ne pouvaient alors étouffer les reproches de sa conscience; l'image de son père excommunié et mourant dans l'exil apparaissait au moribond comme un horrible fantôme. Lorsque la mort vint enfin le délivrer de cette effroyable agonie,

on entendit tout à coup, au grand étonnement du peuple, un singulier tintement. Ce n'était pas le glas funèbre annonçant la mort d'un monarque, c'était la cloche qui annonce l'exécution d'un condamné à mort. Cette cloche aussi sonnait d'elle-même à coups clairs et stridents, et chacun se demandait quel était le malfaiteur qu'on allait exécuter. Lorsque le peuple apprit qu'à cette heure même l'empereur venait d'expirer, un sentiment d'horreur et d'épouvante s'empara de tous les cœurs, et des prières pour le repos de l'âme du défunt s'élevèrent secrètement vers le ciel.

Entre Spire et Worms, nous ne trouvons que Manheim dont j'ai déjà parlé; arrivons donc au plus vite à Worms, qui souffrit presque autant que Spire des fureurs de Louis XIV.

« Ayez donc été ville impériale, s'écrie Victor Hugo, ayez donc eu des gaugraves, des archevêques souverains, des évêques princes, une pfalz, quatre forteresses, trois ponts sur le Rhin, trois couvents à clocher, quatorze églises, trente mille habitants! Ayez été l'une des quatre cités maîtresses dans la formidable hanse des cent villes. Soyez la ville qui a vu vaincre César, passer Attila, rêver Brunehaut, marier Charlemagne; soyez la ville qui a vu dans le jardin des roses le combat de Sigefroi le Cornu et du dragon, et devant la façade de sa cathédrale cette contestation de Chrimhilde d'où est sortie une épopée, et sur les bancs de la diète cette contestation de Luther d'où est sortie une religion; soyez la *Vormatia* des Vangions et le *Bimilomagus* de Drusus, le Wonnegau des poètes, le chef-lieu des héros dans les *Nibelungen*, la capitale des rois francs, la cour judiciaire des empereurs; soyez Worms, en un mot, pour décroître et périr ainsi... Partout la solitude, l'ennui, la poussière, la ruine, l'oubli. Malgré tout cela, à cause de tout cela peut-être, Worms, encadrée par le double horizon des Vosges et du Taunus, baignée par son beau fleuve, entourée de son enceinte décrépite de murailles et de sa fraîche ceinture de verdure, Worms est une belle, curieuse et intéressante cité. »

Deux des diètes de l'empire tenues à Worms ont occupé une grande

place dans l'histoire de l'Europe. Celle de 1495, en abolissant droit de guerre privée, établit pour la première fois l'ordre en Allemagne; celle de 1521, en mettant Luther au ban de l'empire, hâta les progrès de la réformation.

Martin Luther, le plus fameux novateur religieux de ce seizième siècle qui en produisit un si grand nombre, naquit le 10 novembre 1484, à Eisleben, dans le comté de Mansfeld, en Saxe, d'un père qui travaillait aux mines. Matthieu Dresser nous apprend qu'étudiant à Eisenach, le jeune Luther allait mendier son pain de porte en porte, chantant des cantiques et des chansons pour exciter la charité des âmes généreuses. Sa première vocation fut celle du barreau, pour lequel il annonçait d'heureuses dispositions. Il reçut, en 1505, à l'université d'Erfurt, le degré de maître en philosophie; mais son imagination, prompte à s'enflammer, ayant été frappée du funeste accident d'un ami tué à ses côtés par un coup de tonnerre, fit naître dans son esprit de tristes réflexions qui le portèrent la même année à s'enfermer chez les Augustins d'Erfurt. Ses parents et ses amis ne négligèrent rien pour le détourner de cette résolution. Sa première ferveur pour les observances monastiques, et surtout pour le jeûne, était si ardente, qu'il lui arriva souvent de passer plusieurs jours sans manger ni boire. Envoyé par ses supérieurs pour étudier en théologie dans la nouvelle université de Wittemberg, son application et ses talents le firent choisir pour un des professeurs de cette université. En 1510, il fut envoyé à Rome pour les affaires de son ordre; et les désordres dont il fut témoin, disent les historiens protestants, commencèrent à lui donner de violentes préventions contre le chef de l'Église et toute sa cour. Il ne tarda pas de revenir en Saxe. L'électeur Frédéric goûta tellement ses sermons, qu'il voulut se charger de tous les frais de son doctorat (1512). Jusque-là Luther s'était fait remarquer par le zèle le plus vif pour l'autorité du Pape, dans toute l'extension que lui donnent les ultramontains, et pour les autres points de doctrine et de discipline qu'il attaqua depuis avec tant de violence. Ce zèle était tel, qu'il se sentait, disait-il, disposé

à porter les premières bûches pour faire brûler Érasme, qui, au mépris de l'autorité pontificale, avait osé écrire contre la messe, contre le célibat ecclésiastique et contre l'invocation des saints. La lecture des livres de Jean Huss ne tarda pas à lui inspirer du dégoût pour les vaines subtilités et le langage barbare des scolastiques de son temps, d'où il passa peu à peu à une haine toujours croissante pour les pratiques de l'Église. Il entreprit donc de se frayer une route nouvelle, et la nature lui avait donné tous les moyens de réussir. Un caractère impétueux, propre à se passionner très-vivement pour un objet, et à s'y livrer tout entier, sans vouloir écouter rien de ce qui aurait été capable de le ramener à des partis modérés; une imagination ardente, un esprit nourri par l'étude, une éloquence naturelle, une voix forte, des poumons à toute épreuve, une plume intarissable; cette facilité de parler que donnent la violence et l'enthousiasme; enfin, cette opiniâtreté qui s'irrite des contradictions: tels sont les qualités ou les défauts qui, en assurant à Luther des succès dont son orgueil était flatté, le rendaient toujours plus hardi et plus entreprenant. Dès 1516, il annonça, dans des thèses publiques, les germes des nouveaux dogmes qu'il soutint depuis avec tant d'éclat et de fracas. L'année suivante, Staupiz, vicaire général des Augustins en Allemagne, le chargea de la défense de son ordre, contre les Dominicains, dans la fameuse querelle des indulgences. On voit, par ces deux dates, l'erreur de ceux qui croient qu'il ne commença de dogmatiser qu'à l'occasion de cette querelle. Luther, non content d'attaquer dans ses sermons l'abus de la chose, publia un programme renfermant quatre-vingt-quinze propositions qui combattaient directement les indulgences en elles-mêmes. Le Dominicain Tetzel y répondit par un programme plus étendu; puis, déposant sa qualité de partie pour prendre celle de juge, il fit brûler comme inquisiteur le programme de son antagoniste, dont les disciples usèrent de représailles en livrant le sien aux flammes.

Ce fut comme une déclaration de guerre: on vit aussitôt nombre de théologiens se mêler dans la dispute. Luther saisit habilement

les exagérations de ses adversaires sur l'autorité du Pape, tandis qu'il écrivait au pontife romain des lettres soumises et respectueuses pour le supplier de ne point se laisser prévenir par ses ennemis. Ce n'était encore là qu'une étincelle facile à éteindre, en proscrivant les affiches ridicules des deux partis et en ordonnant aux supérieurs respectifs de contenir leurs moines. Mais quelques princes d'Allemagne s'étant fait un prétexte de ces nouveautés pour leurs intérêts particuliers, on vit en peu de temps l'embrasement se répandre dans la plupart des États du Nord. La France même ne fut pas tout à fait à l'abri de l'incendie. Léon X, d'un caractère porté à la douceur, peu versé dans les matières théologiques, occupé d'intrigues politiques, entouré de poètes, de musiciens, d'orateurs et d'artistes, crut que cette dispute n'était qu'une querelle de corps, à laquelle il ne fallait pas donner trop d'importance en y faisant intervenir l'autorité.

La première censure de tant d'entreprises partit des universités de Cologne et de Louvain. Léon X publia enfin sa bulle du 15 juin 1520, par laquelle il condamnait quarante-une propositions avec des qualifications vagues. Eckuis, revêtu de la dignité de nonce dans les cours d'Allemagne pour faire exécuter la bulle, rassembla tout ce qu'il put trouver d'ouvrages de Luther, et les fit brûler avec un grand appareil dans les principales villes. Luther usa de représailles. Le 15 décembre de la même année, après avoir répandu un nouvel écrit où le pape était traité de *tyran impie*, d'antechrist, etc., il livra aux flammes, dans la place publique de Wittemberg, la nouvelle bulle, les décrétales et le recueil de toutes les décisions émanées du saint-siège. La même scène fut reproduite à Leipzig et dans d'autres villes où prévalait déjà le nouvel Évangile.

Cette audace qui, dans Luther, était un effet de son caractère toujours entraîné vers les partis violents, se trouva, par l'événement, un coup de politique avantageux à sa cause. Le peuple, voyant brûler la bulle d'un pape par un moine, perdit machinalement cette frayeur religieuse que lui inspiraient les décrets du souverain pon-

tife et la confiance qu'il avait eue jusqu'alors aux indulgences. Léon X publia, le 3 janvier 1521, une seconde bulle dont le succès ne fut pas plus heureux que celui de la première. La même année, Luther obtint de Charles-Quint un sauf-conduit pour se rendre à la diète de Worms. Ses amis, cherchant à l'en détourner par l'exemple de Jean Huss et de Jérôme de Prague, il leur répondit que, *quand il serait assuré d'y trouver autant de diables qu'il y avait de tuiles sur les maisons, il les affronterait avec la même constance*. Que pouvait-il craindre en effet, comptant déjà parmi ses prosélytes un électeur, quelques princes et plusieurs députés des villes impériales? Aussi ce moine qui, deux ans auparavant, n'avait pas pu se procurer un cheval de louage pour se rendre à Augsbourg, devenu l'apôtre et le législateur d'une partie considérable de l'Allemagne, se fit alors escorter par cent gentilshommes armés de toutes pièces. Son entrée à Worms eut l'air d'un triomphe: il traversa les rues, monté sur un char, au milieu d'un concours prodigieux que sa réputation avait attiré.

Le 18 avril 1524, à la porte de la vaste salle, le vieux général impérial George de Froundsberg, dit en lui frappant sur l'épaule :
« Mon pauvre petit moine, te voilà maintenant prêt à faire un
« pas plus terrible que ma plus terrible campagne; mais marche
« la tête haute, mon brave; car si ta cause est juste, le grand Dieu
« sera à ton côté. »

Le moine prononce un long discours en allemand; il le répète en latin pour se faire comprendre par Charles-Quint, qui sait le latin, l'espagnol, le français, l'italien et le bas-allemand, mais non le haut-saxon. Charles, menacé par François I^{er} de France, son ancien compétiteur à la couronne impériale, et par les municipalités espagnoles prêtes à s'insurger, trépigne d'impatience et crie à Luther : « Vite,
« dépêchons : exprime en peu de mots ton opinion tout entière. —
« La voici, répond le moine, telle que je la dois à Votre Majesté
« Impériale; je ne révoquerai aucun mot de ceux que j'ai avancés, si
« mes adversaires refusent toujours de me réfuter par l'Évangile et

« par un raisonnement clair et simple. Je n'ai pas confiance dans
« les papes et dans les conciles, qui ont trop souvent prononcé des
« erreurs. Ma conscience n'appartient qu'à Dieu; je ne puis rien
« révoquer. Ainsi donc, encore une fois et une dernière fois pour
« toutes, me voilà. Je ne saurais dire et faire autrement; que Dieu
« me soit en aide! Amen. » Ces paroles finales de son allocution
sont devenues célèbres.

La chaleur dans la salle avait été telle, et les efforts du jeune orateur pour se faire comprendre pendant cinq heures avaient été si grands, qu'il s'en alla tout pâle, inondé de sueur et avec une extinction de voix. Mais la chevalerie allemande, présente dans la salle, et même plusieurs des princes régnants manifestèrent déjà tout haut leur assentiment; un corps d'élite de cent gentilshommes, sous les ordres de Siking, avait juré de le protéger par leurs sabres, et on trouva par-ci par-là des morceaux de papier portant le mot fatal : *Bound-Schoud* (le nom de la terrible société demi-secrète dite *du Soulier des Paysans*). Éric, le vieux duc de Brunswick, racontent les chroniqueurs, lui envoya, immédiatement après la séance, un pot d'argent rempli de la meilleure bière de Brunswick, avec ces mots :
« Celui-là vient de parler comme nous ne l'avons jamais fait dans
« nos batailles les plus sanglantes; qu'il boive donc à sa santé et à
« l'honneur de notre Dieu! » Luther reçut ce don amical dans son auberge et fit répondre : « Le cher duc a pensé aujourd'hui à mon
« pauvre corps; que le Seigneur Christ pense aussi un jour à l'âme
« du duc sur son lit de mort. »

On dit que le duc Éric s'est rappelé avec bonheur ces mots à son heure suprême.

Le moine saxon fut déclaré au ban de l'Empire; mais Charles-Quint, diplomate avant tout et préoccupé des affaires politiques, le renvoya sain et sauf à l'Université de Vittemberg. « Je ne veux pas
« imiter mon prédécesseur Sighismond, répéta-t-il à plusieurs reprises; nous verrons ce qu'il faudra faire après. » Plus tard, il est vrai, Charles a exprimé des regrets de ne pas l'avoir fait tuer comme

Jean Huss et Jérôme de Prague. En même temps, Georges, duc de Saxe, insistant avec fermeté sur le maintien du sauf-conduit, s'écria : « Que le bon Dieu nous préserve de recommencer ici les maux et « l'infamie dont l'Allemagne a été abreuvée, il y a un siècle, en suite « de l'exécution des docteurs bohèmes. » Le prince-électeur de Saxe, Frédéric, le fit mettre en sûreté dans son vieux château fort de Vartebourg, au pied de la forêt montagneuse de Thuringe. Dans cet asile, Luther traduisit en allemand la plus grande partie de la Bible, non sans d'énormes souffrances de l'âme et du corps, dont la cause principale était évidemment l'effort suprême qu'il faisait pour se séparer à tout jamais de l'autorité spirituelle de l'Église et de la scolastique. Dans son cabinet de travail de la Vartebourg, aux sombres reflets de la lampe nocturne, Luther a eu ces affreuses hallucinations fébriles, qu'on désignait alors sous le nom d'apparitions infernales et de tentations diaboliques. Ce réformateur n'a pas été brûlé vivant, ni torturé, même par les mains de la sainte Inquisition ; mais il a peut-être plus souffert dans ses terribles visions, qui se répétaient de temps en temps jusqu'à sa mort, que Jean Huss dans les flammes de son bûcher. Luther était très-mystique et plus poétique que son prédécesseur.

Le seul édifice de Worms qui ait résisté aux torches et aux boulets des Français est le *Dom*. Cette église appartient à la famille romane des églises à double abside. Fresques byzantines, peintures flamandes, bas-reliefs du treizième siècle, chapelles du gothique fleuri, armoiries colorées et dorées, statuettes et figurines, vous voyez là un ensemble bizarre et harmonieux où apparaissent à la fois tous les styles, toutes les époques, toutes les fantaisies.

Un autre monument qui se recommande par son ancienneté est la synagogue, qui date du onzième siècle. La colonie juive de Worms est une des plus anciennes de l'Allemagne. D'après la tradition, elle s'y serait établie bien longtemps avant la naissance du Christ, et elle aurait protesté contre la condamnation de l'Homme-Dieu ; aussi obtint-elle des privilèges spéciaux au moyen âge : par ordre de

l'empereur, le grand rabbin de Worms avait le pas sur tous les autres rabbins d'Allemagne.

On peut encore visiter avec intérêt l'église gothique de Notre-Dame.

Les vins des environs de Worms sont célèbres depuis longtemps. Lors du partage de l'empire de Charlemagne, Louis le Germanique se fit donner les districts de Worms et de Spire à cause de la qualité des vins de ces deux territoires.

Worms rappelle beaucoup Spire, Spire rappelle beaucoup Worms : même physionomie, même tranquillité, même décadence. Ce sont deux sœurs qui ont grandi ensemble et qui n'offrent plus guère aujourd'hui à l'étranger que les souvenirs de leur histoire.

Worms a aussi sa légende :

« Revenu du pays des Nivelliens, où il avait acquis de grands trésors, Sigefroi pensa de nouveau à se mettre en route pour chercher d'autres aventures. Cette fois il voulut commencer son expédition en se dirigeant vers le midi, car il avait entendu parler de la ville de Worms au haut Rhin, ainsi que de Gunther, roi puissant des Bourguignons, et de la sœur de ce prince, laquelle devait surpasser en beauté tout ce que l'on vit jamais de plus admirable.

« Accompagné de douze guerriers choisis et de valets nombreux, il partit, et fit peu de temps après une entrée brillante dans cette ville si pittoresquement située sur le Rhin. Lui et tout son cortège étaient vêtus de rouge, tous leurs habits étaient brodés et chamarrés d'or, des casques d'argent luisaient sur leurs têtes, leurs boucliers étaient du même métal ; ils portaient des armes éclatantes et montaient des coursiers superbes, et quiconque vit arriver ces hôtes étrangers était saisi d'admiration. Le cortège fut reçu à la cour du château royal par des pages et des valets qui allaient annoncer au roi que Sigefroi, fils du roi des Pays-Bas, venait le saluer. Le roi n'eut pas plutôt appris l'arrivée de l'illustre vainqueur de dragons, qu'il alla à sa rencontre, puis le fit entrer avec toute sa suite dans la salle des chevaliers, où étaient réunis tous les grands de l'empire et tous les membres de la

famille royale. Sigefroi s'étonna de voir là tant d'hommes aux formes gigantesques. C'étaient surtout dans les membres de la famille royale qui se distinguaient dans l'assemblée, entre autres Gernot et Giselher, frères de Gunther, ainsi que dame Ute, leur commune mère. Dans la suite du roi se trouvaient les vaillants héros et chevaliers : Hagen de Troneck, son frère Dankwart, Ortroin de Metz, Volker d'Uzei, Rumold, Sindold, Hunold et beaucoup d'autres épées célèbres. Aux questions qu'on lui adressa, Sigefroi répondit qu'il était venu à Worms, parce qu'il avait ouï dire qu'à cette époque, à la cour, se trouvait le roi le plus courageux, entouré des héros les plus téméraires, avec lesquels il désirait ardemment se mesurer, dût-il lui en coûter la vie, la couronne et l'empire. Tous regardaient alors le vaillant Sigefroi avec colère; un combat inégal se serait élevé à l'instant même, si Gernot, le frère du roi, ne s'était interposé et n'avait fait changer de dessein le prince étranger, tant par ses paroles douces et calmes que par des vins délicieux qu'il lui versait. Mais ce qui agit avec plus d'efficacité que tout cela sur l'esprit de Sigefroi, c'était la faveur de voir la belle Chriemhilde. Il se mit donc à table et fit bonne chère avec le roi et ses courtisans.

« Pendant les douze mois que Sigefroi passa de la manière la plus agréable à la cour, il n'y eut que fêtes et tournois. Dans tous les exercices, il vainquit les adversaires les plus puissants, et la renommée de sa dextérité se répandit par tout le pays. La chasse ne faisait pas moins ressortir sa force corporelle, car il abattait le sanglier et luttait avec l'ours. Une seule chose manquait encore à son bonheur, c'était de pouvoir contempler Chriemhilde. Celle-ci avait déjà épié souvent de derrière les rideaux de soie de ses appartements Sigefroi, lorsqu'il faisait caracoler son cheval dans la cour du palais; elle l'avait examiné avec complaisance, lorsqu'il rompait une lance avec quelque adversaire.

« Un jour arrivèrent à la cour de Gunther les ambassadeurs de Leudeger, roi des Saxons, et de Leudegast, roi des Danois. Ils venaient déclarer la guerre à Gunther et lui annoncer que dans les douze

semaines leurs seigneurs atteindraient le Rhin et y attaqueraient les Bourguignons. Ce message donna des soucis au roi, car il connaissait la force de ses ennemis; toutefois Sigefroi le calma en lui promettant qu'il partirait avec l'armée bourguignonne à la tête de ses douze vaillants compagnons, et en l'assurant qu'il repousserait les Esclavons et les Danois. Les ambassadeurs congédiés, Gunther fit une levée générale. Volker fut élu pour porter la bannière royale, et bientôt l'armée fut réunie.

« Le roi, cédant au conseil de Sigefroi, s'était décidé à rester au palais, et les troupes partirent contre la Saxe. Toutes les forces des ennemis y étaient déjà campées, et il y eut plus d'un engagement terrible. Un jour, le vaillant Sigefroi, distinguant le prince danois Leudegast à son armure d'or, lança aussitôt son coursier sur lui. Ce fut un duel terrible, mais la force gigantesque de Sigefroi fut fatale au guerrier du Nord; accablé de blessures profondes, Leudegast tomba à terre. Plusieurs champions danois, qui venaient au secours de leur maître défaillant, furent vaincus et mis en fuite par Sigefroi; le prince danois fut ensuite envoyé prisonnier à Worms.

« Après ce fait d'armes, Sigefroi chercha une rencontre avec le roi des Saxons. Le découvrant peu de temps après derrière son armée, il fendit les rangs ennemis et se dirigea droit sur Leudeger. Celui-ci, combattant beaucoup plus redoutable que Leudegast, reçut Sigefroi en brandissant le sabre. Il y eut des coups terribles de part et d'autre. Après quelques attaques réciproques également vaines, le roi saxon découvrit qu'il avait affaire à Sigefroi, fils du roi Sigisbert, et il crut prudent de ne pas continuer le combat. Il cria donc à ses hommes de se rendre, et il se livra aux Bourguignons avec cinq cents des siens. Tous ces prisonniers, ainsi que plusieurs milliers de blessés, ayant été atteints par le glaive Belmont, tombèrent au pouvoir de Sigefroi, et furent envoyés à Worms, où la nouvelle de la victoire causa une joie universelle.

« Dès lors la guerre fut terminée, et les vainqueurs retournèrent sur le Rhin au bruit de la musique et du chant. Sigefroi et les siens

furent reçus en triomphe à Worms ; les belles de la ville vinrent leur offrir des couronnes de fleurs et de laurier. La seule Chriemhilde ne s'était pas encore montrée. Mais lorsque peu de temps après le retour de l'armée victorieuse une grande fête devait avoir lieu, Gunther ne résista plus aux prières de Sigefroi ; il engagea sa sœur à se rendre également à la fête, et l'illustre princesse parut dans tout l'éclat de sa beauté. Tous les chevaliers, tous les grands de l'empire qui virent pour la première fois Chriemhilde, furent frappés des charmes et des grâces de la vierge. Sigefroi ne fut plus maître de lui ; il conçut un violent amour pour la sœur du roi. Dès ce moment, il l'accompagna sans cesse et ne songea plus à retourner dans son pays.

« Mais voilà que la nouvelle se répand que bien avant au nord, en Islande, demeure une reine qui surpasse en beauté toutes les femmes de la terre, mais qui est armée en même temps d'une force physique telle qu'elle renverse le plus robuste champion. On disait d'elle qu'elle voulait accorder sa main au chevalier qui la vaincrait à la lutte, mais que plus d'un avait payé de sa vie cette téméraire tentative.

« Le roi Gunther, apprenant cette nouvelle, eut grande envie de partir pour l'Islande et de se mesurer avec la robuste reine. Ses vassaux lui déconseillèrent une entreprise aussi hasardeuse ; mais Sigefroi ne promit pas seulement de l'accompagner, mais encore lui garantit un entier succès au cas que le roi lui donnât Chriemhilde pour épouse. Gunther fut content et on décida que, hormis Hagen, Dankwart et Sigefroi, nul chevalier n'accompagnerait le roi. Aussitôt tout fut apprêté en silence, et les quatre vaillants guerriers, accompagnés de valets choisis, montèrent sur un vaisseau et firent voile pour l'île lointaine. Le douzième jour, ils approchèrent des côtes et abordèrent à Isenstein, capitale de l'Islande et résidence de Brunhilde. Sur le balcon d'un château près de la mer, la reine elle-même, entourée de ses femmes, vit aborder les étrangers. De loin déjà elle semblait rayonner dans une auréole de charmes ; le roi Gunther brûlait d'impatience de la voir face à face. Dès qu'il se fut fait annoncer à la cour, des voitures magnifiques vinrent chercher

les nouveaux venus, qui purent alors à loisir admirer la magnificence du palais, et la beauté et la force herculéenne de la reine.

« Brunhilde, ayant appris dans quelle intention Gunther venait à elle, fit tout préparer pour la prochaine lutte et fixa le jour où elle devait avoir lieu. Sans les encouragements de Sigefroi, le roi Gunther se serait désespéré et n'aurait osé risquer le combat, car il pensait à ceux que la formidable femme avait vaincus, et il craignait le sort de ces derniers.

« Au jour fatal, Sigefroi se glissa au navire, se couvrit du célèbre chaperon que naguère il avait conquis au pays des Nivelliens et qui possédait la propriété de rendre son possesseur invisible, puis il se rendit au lieu du combat, où déjà toute la cour était réunie. La reine parut magnifiquement armée; le glaive et le javelot qu'on lui portait derrière elle étaient si pesants, qu'à peine quatre hommes étaient en état de les traîner. Le roi Gunther aussi arriva brillamment équipé, et le jeu sérieux commença. Lorsque Brunhilde voulut jeter l'énorme javelot contre Gunther, Sigefroi se mit à côté de son ami et saisit le bouclier du roi. « Tenez-vous vaillamment, dit-il invisible, je vous assiste; faites seulement mine de combattre, je ferai tout pour vous. » Ces paroles ranimèrent le roi; il prit position et attendit le trait du javelot: le coup fut si violent que les deux hommes en furent renversés; mais ils se relevèrent aussitôt, et Sigefroi, qui ne voulut point blesser la reine, retourna le javelot de Gunther et le lança avec une force si grande contre Brunhilde, qu'elle en fut également précipitée dans le sable. Les projections n'ayant rien décidé, on s'apprêta à lancer de lourdes pierres. Brunhilde en lança une à cent brasses dans les champs. Sigefroi saisit après cela une pierre du même poids, et, la jetant plus loin que la première, décida de la victoire du roi. Aussitôt Gunther se rendit auprès de celle qu'il avait vaincue et qui rougissait de colère, et lui dit: « Belle Brunhilde, maintenant vous voudrez bien m'accorder votre main et partir avec moi pour le Rhin. — Cela ne se fera, reparait l'autre, qu'après que j'aurai pris conseil de mes généraux et de

mes chevaliers que je vais mander à ce sujet. » Cette réponse parut suspecte au roi ; et lorsqu'il l'eut communiquée à Sigefroi qui, sur ces entrefaites, avait secrètement ôté le chaperon, celui-ci dit : « La reine trame quelques mauvais desseins ; je vais partir immédiatement et chercher secours ; dans peu de jours je serai de retour ici. » A ces mots, le vaillant Sigefroi s'enfuit, gagna le vaisseau, et partit secrètement dans la direction du pays des Nivelliens, où il avait déjà eu naguère des aventures.

« Il y aborda bientôt et se dirigea vers un château qu'il vit dans le lointain. Après y avoir frappé et en avoir demandé l'entrée, la porte s'ouvrit ; un géant, ours mal léché, sortit et se précipita sur lui. Un combat furieux commença ; Sigefroi culbuta, pendant la lutte, son adversaire et l'enchaîna. Aux cris épouvantables que poussa le géant, sortit des montagnes voisines le nain Albéric. Celui-ci, voyant son ami garrotté par terre, se rua aussi sur Sigefroi avec un énorme javelot. Le héros, ne voulant pas tuer celui qu'il savait être le gardien du trésor des Nivelliens, donna à l'assaillant un croc-en-jambe, le saisit par les anneaux qu'il avait autour du corps, ainsi que par la longue barbe qu'il portait, et le garrotta également. Albéric, se voyant vaincu, examina les traits du vainqueur, et, reconnaissant Sigefroi, il dit : « Il paraît que je suis destiné à être votre sujet. Je veux donc vous obéir maintenant ; délivrez-moi donc de mes liens, et ordonnez à votre serviteur. — Si vous me jurez, reprit Sigefroi, de mettre immédiatement mille vaillants guerriers à mon service, ainsi que les navires nécessaires pour les transporter au delà de la mer, si vous me livrez le trésor des Nivelliens, je vous accorde la liberté. » Albéric jura, et Sigefroi ôta les liens à ses prisonniers.

« En effet, le lendemain déjà le nain revint avec un millier des meilleurs géants du pays, tous parfaitement équipés, et les mit aux ordres de Sigefroi. Ils étaient porteurs du trésor des Nivelliens, qui avait été caché dans les montagnes. L'armée s'était embarquée ; la flotte partit pour l'Islande.

« La reine se trouvait au haut de son palais, lorsque les vaisseaux

arrivèrent; de loin elle reconnut Sigefroi, qui se tenait sur le pont avec tous les géants; elle s'informa auprès de Gunther de l'intention de cette flotte. Celui-ci répondit que sa suite royale, qu'il avait laissée derrière lui, allait venir. Brunhilde reconnut alors qu'il n'y avait pas moyen de résister à de pareilles forces, et elle consentit à entreprendre le voyage du Rhin. Les armements furent pressés. Après avoir dit un touchant adieu à tous ceux qu'elle laissait derrière elle, la reine, au milieu de nombreux et brillants courtisans, monta dans son navire, et partit avec Gunther, les compagnons de celui-ci, et les géants des Nivelliens pour la nouvelle patrie.

« Dès que la flotte fut parvenue à l'embouchure du Rhin, Sigefroi prit terre avec quelques écuyers, afin de porter à Worms la nouvelle du retour du roi. Les récits du héros répandirent une joie générale dans la ville. La belle Chriemhilde, qui reçut Sigefroi d'une manière tout aimable, lui fit présent, en signe de sa bienveillance, d'une quantité de boucles montées en pierres fines. Les préparatifs pour la réception du roi et de sa fiancée occupèrent dès lors tous les bras. Dame Ute fut des plus occupées; tout s'exécuta d'après ses ordres.

« Pour le jour où les vaisseaux devaient arriver, on avait dressé une quantité de tentes magnifiques sur les bords du Rhin, afin d'y donner un banquet; puis toute la cour, et Chriemhilde et Sigefroi, montés sur des chevaux richement caparaçonnés, allèrent au devant du couple royal. Dès que l'on découvrit le vaisseau avec la bannière royale, il s'éleva parmi le peuple rassemblé sur les rives des cris d'enthousiasme. Le beau navire vogua sur le fleuve au milieu des acclamations bruyantes de la foule. Gunther amena d'abord sa fiancée sur la rive, où elle fut embrassée et complimentée par dame Ute et par Chriemhilde. Après cela, les autres mirent pied à terre pour se rendre dans les tentes et s'y reposer; puis on se disposa à faire l'entrée solennelle dans la ville, et finalement on s'achemina vers le palais royal, où tout était préparé pour les noces et pour le festin nuptial.

« Lorsque les nouveaux mariés se furent assis avec leurs hôtes à la grande table de la salle brillamment éclairée, Sigefroi se présenta devant Gunther et lui dit : « Je viens vous rappeler à présent, ô mon roi ! la promesse que vous me fîtes de m'accorder pour épouse Chriemhilde. » Et le roi, se tournant vers sa sœur, lui dit : « Je t'ai promise à un noble guerrier, veux-tu être son épouse ? — Je le veux, répondit-elle, pourvu que ce soit à Sigefroi, au plus vaillant de tous les champions, que vous m'avez promise. »

« Sigefroi, entendant ces paroles, ne se sentit plus de joie ; il embrassa Chriemhilde, remercia le roi qui se leva pour annoncer à tous ses hôtes que Sigefroi et Chriemhilde avaient également l'intention de serrer les nœuds de l'hyménée. Tout le monde s'en réjouit, à l'exception de Brunhilde, qui autrefois avait aimé Sigefroi ; mais enfin elle fut contente en apparence, et les deux amants furent mariés.

« Sigefroi goûtait avec Chriemhilde toutes les douceurs de l'amour ; il n'en fut pas d'abord de même de Gunther, car, s'étant rendu avec Brunhilde à la chambre nuptiale et cherchant à obtenir d'elle les faveurs tant désirées, elle regimbait fortement et exigeait qu'il la laissât en repos. Le roi devint plus impétueux ; elle le saisit et le garrotta fortement, puis le suspendit à un croc au mur, où il demeura jusqu'au lendemain matin ; alors elle le délia. Le roi, cruellement blessé de cet affront, s'en plaignit à Sigefroi, qui lui promit de l'assister la nuit suivante. Muni du chaperon merveilleux, il se glissa invisible à côté du couple royal dans la chambre à coucher. Arrivé là, il saisit Brunhilde, la jeta par terre, lui enleva la ceinture et l'anneau magiques qui lui donnaient tant de force, puis s'éloigna sans avoir été aperçu. La reine, croyant avoir été vaincue par son époux, se rendit à ses vœux et récompensa son amour.

« Quelque temps après, Sigefroi eut grand désir de retourner avec son épouse à la cour de son père. Le roi Gunther les ayant chargés de présents et leur ayant donné un brillant cortège, ils s'embarquèrent, et, neuf jours après, ils arrivèrent au château de Xanten.

Grande fut la joie des parents lorsqu'ils revirent leur fils chéri avec sa belle compagne. Il y eut des fêtes magnifiques qui durèrent plusieurs jours. Le roi Sigisberg, vieux et désirant le repos, confia l'empire à son fils, qui gouverna avec douceur et justice.

« Dix ans d'une paix non interrompue s'étaient écoulés; la mère de Sigefroi était morte et Chriemhilde avait donné le jour à un fils, lorsque des messagers vinrent de la part de la reine Brunhilde inviter Sigefroi et sa femme à se rendre à Worms. Cette invitation de Brunhilde cachait une arrière-pensée astucieuse. Elle enviait à Sigefroi, souverain du pays nivellien et possesseur des trésors immenses qu'il renfermait, et sa puissance et ses richesses. Cette envie lui inspira de perfides desseins.

« Sigefroi, Chriemhilde et le vieux roi, accompagnés de plus de cent chevaliers, se mirent en route et arrivèrent sains et saufs à Worms, où ils furent reçus avec une pompe vraiment royale. Il y eut fête sur fête; tournois et autres réjouissances ne firent pas défaut. Un jour que les reines contemplaient du haut de leur balcon les exercices chevaleresques, et que Chriemhilde élevait l'adresse de son époux au-dessus de celle de tous les autres, voire même celle du roi Gunther, ces nobles dames eurent à ce sujet une altercation qui devint tellement violente, que Chriemhilde reprocha à sa belle-sœur sa sottise de croire que c'était son époux Gunther qui l'avait subjuguée dans cette mémorable nuit des noces, tandis que c'était Sigefroi, qui lui avait enlevé sa ceinture et son anneau. Furieuse, Brunhilde courut se plaindre à son époux de ce qu'elle venait d'entendre. Gunther, bien fâché de ce que Sigefroi avait confié ce secret à Chriemhilde, se souvenait trop des services qu'il lui avait rendus pour lui en vouloir sérieusement.

« La rage de Brunhilde n'en fut que plus grande; elle s'adressa au chevalier Hagen, qui, comme elle le savait, n'aimait pas Sigefroi dont la gloire éclipsait celle de tous les chevaliers, et partant la sienne. Elle sut aussi gagner les chevaliers Gernot, Ortwin et plusieurs autres, qui furent d'un avis unanime que Sigefroi avait mérité

la mort. Hagen savait que, rendu invulnérable par la graisse du dragon, Sigefroi était à l'abri des coups d'estoc et de taille, mais il savait aussi qu'un endroit de son épaule n'avait pas été cuirassé et était demeuré vulnérable.

« Le roi Gunther ordonna un jour, à l'instigation de Hagen, une grande chasse dans l'Odenwald, à laquelle Sigefroi prit aussi part. Ce vaillant guerrier y fit des prodiges de valeur. Il tua plusieurs sangliers, plusieurs loups ; on poursuivit un ours formidable, il l'atteignit à la course, le terrassa et le lia sur son cheval. Fatigués de la chasse, les chevaliers s'étendirent sur le gazon pour prendre leur repas. Mais on avait oublié le vin ; le roi et Sigefroi s'étaient plaints de la soif. Hagen alors proposa de se rendre à une source qui coulait non loin de là. On se leva, on déposa les armes, et on fut bientôt à la fontaine. Sigefroi attendit que le roi eût bu pour se rafraîchir à son tour, et au moment où il se baissait pour boire, Hagen le traître lui enfonça un javelot dans l'épaule ; un énorme jet de sang jaillit de la blessure. Sigefroi saisit aussitôt le meurtrier et le terrassa ; mais il retomba bientôt épuisé, et à peine eut-il le temps de recommander Chriemhilde au roi Gunther. Son âme héroïque s'envola. Tous les assistants déplorèrent sa mort et maudirent l'attentat du traître. »

Au-dessous de Worms, on rencontre Oppenheim, qui partagea les désastres des deux villes précédentes. Oppenheim a une vieille église du treizième siècle, et voilà tout.

Quand le bateau a passé Nierstein, Bodenheim, Laubenheim et Wesseneau, localités parfaitement insignifiantes, on est en vue de Mayence.